

Anouk 1956

Anouk se mord le pouce. Elle guette l'arrivée de Pieter à travers la fenêtre. *Is het chocolade?* C'est du chocolat ? demande sa mère. Elle lui retire la main de la bouche. Le thé est prêt. Va t'installer dans le fauteuil. Anouk s'assoit sous la croix en bois. Les jambes serrées, le dos droit. Ses doigts tremblent. Sa mère a préparé le salon du dimanche pour accueillir son prétendant. Tout est passé au millimètre, de la tapisserie nettoyée au chiffon sec à ses cheveux en rouleaux selon la mode des années quarante. C'est sûr, la mère imagine une bonne nouvelle. La sonnette retentit. Anouk sursaute. La mère accourt à la porte d'entrée. Bonjour Pieter, entrez. Madame Waas, répond Pieter. Il pénètre dans la pièce et salue Anouk. Une bise sur la joue pour éviter tout commentaire maternel. Anouk remarque le sourire plaqué de Pieter. Il est aussi mauvais qu'elle à la dissimulation. La mère les rejoint. Asseyez-vous, Pieter. Donne-lui un biscuit, Anouk. Et prends-en un pour toi, ça te fera pas de mal. Anouk n'a pas faim. Elle grignote sa *stroopwafel*, petit bout par

petit bout. Elle écoute sa mère vanter à Pieter le nouveau service à thé que son mari lui a offert. D'un coup, la nausée. Elle lâche le biscuit sur la table basse et court aux toilettes.

Anouk se rince le visage puis se regarde dans le miroir. Elle devra bien trouver le courage de leur dire. Elle revient dans le salon. Son père est rentré des courses et s'est assis près de sa mère sur le canapé. Ils se tiennent séparés, l'un à côté de l'autre. C'est ce qu'ils font depuis toujours, pense Anouk. Faire semblant d'être ensemble. Anouk retourne sous la croix. Pieter s'est levé par politesse et se rassoit sur le bord de sa chaise, le sourire inchangé. Alors, cette nouvelle ? demande la mère d'Anouk. Vous allez vous marier enfin ? Vous avez trouvé un travail, Pieter ? Anouk soupire. Ce n'est rien de tout cela. Vous nous mettez la pression depuis deux ans, il n'y a pas de travail. Pieter lui prend la main. Sa mère s'exaspère. Alors accouche, Anouk ! Qu'est-ce que tu veux nous dire ? On va pas y passer le réveillon ! Anouk sent l'embrasement monter depuis son ventre. Les mots déflagrent. Les lèvres expulsent.

Je suis enceinte.

Le silence. Le silence dans les yeux de sa mère. Dans la bouche de son père. Dans la main de Pieter. Le silence dans la moquette à velours tuftée. Dans l'horloge en chêne ciré. Dans le poste de radio éteint. Le silence s'est emparé de tout, même des murs. Anouk lève la tête et voit la croix en bois pendue au-dessus d'elle comme une sentence prête

à tomber. Elle ramène le regard vers ses parents et voit une tasse voler droit sur elle. Elle baisse la tête, la tasse percute le mur. Le thé noir éclabousse le fauteuil, la moquette, la croix. Sa mère se tient devant elle. *Hoer!* Catin ! Être enceinte sans être mariée, quel scandale ! Je n'aurais pas dû te laisser seule avec lui. Anouk n'a pas le temps de répondre que sa mère la saisit par le cou. Anouk perd l'équilibre et tombe. Sa mère se relève, décroche la croix et la frappe. Anouk protège sa tête avec ses bras. Pieter crie au père de réagir. Le père crie à son tour. *Stop met ruzie maken!* Arrêtez de vous disputer ! mais la croix et la haine sont plus fortes et la mère frappe. Il n'a pas de travail. Frappe. Pas de maison. Frappe. Pas de quoi te marier. Frappe. Que va dire le pasteur ? Ça suffit ! Pieter attrape la croix et l'envoie valser par terre. La mère reprend sa respiration. *Wegwezen.* Dehors.

Anouk clopine, le bras enroulé autour de celui de Pieter. Le froid de février se glisse dans sa nuque et contracte son corps déjà raidi par les coups. Pour Anouk, l'hiver à Poortugaal est similaire à l'hiver du Grand Nord. Dans cette bourgade de la Hollande méridionale, rien ne vient contrer le vent. Il n'y a que des champs, des champs, des fermes, des champs. Une église, un temple, un moulin, quelques maisons, des champs. Anouk pose sa tête sur l'épaule de Pieter. Qu'est-ce qu'on va faire ? Ma mère va trouver une solution, j'en suis sûr. Ta mère est aussi glaciale que son nom, *De Vries*, « le

gel », ça ne s'invente pas. On peut pas dire que ta mère soit plus chaleureuse. Anouk rit en même temps qu'elle pleure. Son dos courbaturé lancine. Sa mère a pris soin de ne pas toucher son ventre. Pourtant, cela aurait réglé le problème.

Madame De Vries les regarde sans dire mot. Anouk mordille son pouce comme le chien ronge son os. Elle attend le verdict qui déterminera le reste de sa vie. Koen, le frère de Pieter, et Guusta, sa femme, sont présents également. Koen et Guusta attendent un enfant. Ils sont mariés depuis deux ans. Ils vivent dans une maison. Ils vont au culte chaque dimanche. Koen et Guusta mènent la vie parfaite. Anouk les envie depuis le début, tout est facile pour eux. Contrairement à Pieter, Koen a étudié et a trouvé un emploi dès sa sortie de l'école. Il travaille en tant qu'ingénieur à la Commission Delta. Vous devez vous marier. Mais Mère, répond Pieter, si on se marie, Anouk devra quitter son poste de secrétaire et moi, je ne trouve pas de travail. Peu importe, vous devez vous marier avant que les gens s'aperçoivent de quelque chose. Vous avez vingt ans, vous avez l'âge. Mais on n'a pas d'argent. Anouk viendra vivre à la maison le temps que tu trouves du travail. Anouk s'attaque maintenant à son index. Ton père n'est plus là, nous avons de l'espace, ajoute la mère. Guusta chuchote dans l'oreille de Koen. Koen intervient. Nous pouvons les loger à la maison. Anouk lance un merci discret à Guusta. Hors de question, reprend la mère de

Pieter. Vous attendez un enfant, vous avez besoin de calme et de place. Nous avons la place, insiste Guusta. Nous aménagerons le premier étage et puis, avec Anouk, nous ferons les emplettes ensemble pour nos futurs enfants. Koen se lève et prend son frère par les épaules. Nous formerons une grande famille.

Anouk 1957

Les cris du bébé réveillent Anouk. Il est midi. Elle pensait avoir droit à une heure de sommeil après sa nuit et sa matinée blanches. Koen tambourine à la porte de sa chambre. *Godverdomme!* Nom de Dieu ! Fais taire ton marmot ! Anouk se lève, les membres dolents. Les cernes bleu marine profond. Elle se penche au-dessus du berceau en fer forgé et frissonne. Ça le lui fait à tous les coups. Anouk sursaute à chaque contact avec le berceau glacé. *Vervloekte wieg*. Berceau maudit. Elle ne s'habitue pas. Ce berceau était destiné au bébé de Guusta, pas au sien. Et Guusta était censée s'y pencher. Pas Anouk. Depuis leur décès, tout est figé dans la maison. Les objets, les meubles, Koen. Plus rien ne se meut. Plus rien ne vit. Son enfant aussi s'est figé. Dans les larmes, dans les pleurs. Comme si cet état de désespoir était le seul qui existait. Figé dans le berceau de son cousin mort. Figé dans le prénom de sa tante morte. Si Anouk avait eu l'argent, elle aurait acheté du neuf pour son enfant. Si elle avait

eu le courage, elle lui aurait choisi un prénom moins tragique.

Anouk se contorsionne pour ne pas toucher les barreaux et agrippe le bébé par le bras. Elle le couche contre son sein, mais le bébé pleure. Elle prend son mamelon crevassé et le porte à la bouche du bébé. Il mordille le mamelon puis aspire d'un coup. Anouk le rejette. Comment est-ce possible d'être aussi bête ?! Le bébé pousse un cri atroce. Koen cogne la porte. Anouk s'excuse. Elle place le bébé entre deux coussins sur le lit et s'étend auprès de lui. Il braille. Elle le balance d'un côté à l'autre avec sa main. Il braille. Elle lui caresse doucement le crâne. Il braille. Elle le met sur le ventre, contre elle. Il braille. Mais qu'ai-je fait au bon Dieu ? Ce bébé, elle voudrait le fracasser contre le mur. Comme les chatons. Enfermé dans un sac plastique. Brisé par la collision. Et on n'en parle plus. Le sommeil éternel. Pour lui. Pour elle. Qu'il se taise à jamais. Anouk se morfond dans son oreiller. Elle pleure d'avoir de telles pensées.

Elle repose le bébé dans son lit. Elle se lève et prend des vêtements dans l'armoire. Les vêtements de l'enfant mort que Koen leur a offerts. Ils ne me serviront plus à rien, il a dit. Elle les touche avec dégoût et habille le bébé le plus rapidement possible. Le petit pantalon en velours vert. Le petit pull en laine blanc. Le bébé tonitrué. La morve dégouline de ses joues à lui à ses mains à elle. Anouk se mord les doigts. Les pleurs lacèrent ses entrailles, tordent ses nerfs. Elle lui tapote le visage

gentiment, mais il continue de brailler à la mort. Alors elle tape plus fort. Tais-toi. Tais-toi. Elle entend Koen rôder derrière la porte. Elle prend le bébé dans ses bras et sort de la chambre. Koen est debout dans le couloir, les yeux injectés de hargne. Je n'en peux plus des cris et des sanglots, je n'aurais pas dû écouter Guusta et vous laisser habiter ici. Arrange-toi avec ton frère, répond Anouk. Elle le contourne et descend l'escalier étriqué. Elle prend la poussette, l'unique article pour poupon qui n'appartienne pas au bébé mort. Un cadeau de Madame De Vries, sa belle-mère.

À l'extérieur, les champs de pommes de terre ou ce qu'il en reste. Depuis le raz-de-marée, les polders sont gorgés de sel et les fermiers peinent à récupérer leurs plaines. Anouk marche sur la route abîmée, le pas épuisé. Dix mois depuis que sa belle-sœur et le nourrisson sont décédés. Dix mois de désolation et d'incrédulité. Six mois que son bébé est né. Six mois de douleur étouffée. Trois mois que Pieter a trouvé un poste dans un magasin de textile. Trois mois de solitude acérée. Elle croise une ferme d'élevage en reconstruction et regarde les vaches paître l'herbe du petit bout de prairie assainie, passives et tranquilles. Si seulement elle pouvait être aussi paisible qu'une vache. Tout à coup, Anouk prend conscience du silence. Elle jette un coup d'œil par-dessus la poussette. Le bébé s'est endormi. Elle écoute le vide sonore interrompu par des meuglements çà et là. Le vide, elle ne songe

plus qu'à lui. Au loin, les canards dansent en pointe dans le ciel. Leurs coups d'ailes percent le vent, leur retour annonce le printemps. Anouk voyage, la tête inclinée en arrière, le blizzard dans les narines. À Poortugaal, le vent ne s'adoucit pas. Peu importe la saison, il attaque la peau, les cheveux, les idéaux. À Poortugaal, le vent est roi.

Pieter l'embrasse. Où étais-tu ? À peine passé le pas de la porte, l'enfant commence à geindre. Je faisais un tour avec le bébé pour le calmer. Cesse de l'appeler LE BÉBÉ, il a un nom. Il a le nom d'une personne morte. Oui mais pas n'importe qui. Tu étais d'accord pour rendre hommage à Guusta. Oui mais j'avais tort. Je te comprends pas. Pieter, j'en peux plus, le bébé passe son temps à brailler, je sais plus quoi faire. Nomme-le correctement. GUUS, t'es content ? Ça résout pas le problème, il pleure sans discontinuer, je peux plus le supporter, Koen peut plus le supporter. Le bébé pleurniche, les larmes grossissent. Pieter le soulève et le pose contre lui. Le bébé pleure. Faites-le taire, nom de Dieu ! fulmine Koen du salon. Le bébé éclate. Anouk ramène ses mains sur ses paupières. L'eau ruisselle le long de ses doigts. Pieter remue le bébé par petits à-coups. Il murmure une berceuse à son oreille. Il lui tapote le dos. Le bébé est pris de secousses inconsolables. Anouk s'éloigne, elle veut s'enfermer dans sa chambre mais Pieter la suit et lui rend le bébé. Allez dans la chambre, je vais tenter de calmer Koen.

La nuit, Pieter dort, évadé au pays du sommeil ardent. Anouk fixe le plafond. Les mains pressées sur ses oreilles. Le bébé braille au fond du berceau maudit. Pourtant, elle lui a donné le biberon. Elle l'a pris dans ses bras. Elle lui a chanté une comptine. Elle a suivi les instructions du pédiatre. Ce bébé maudit, elle voudrait le chasser de ses nuits. Anouk se retourne, la tête sous l'oreiller. Elle tient le plus longtemps qu'elle peut sans respirer. L'air se désagrège, ses poumons s'assèchent. Son œsophage l'accable et la supplie. Elle craque, ressort la tête et ouvre la bouche. Elle boit l'air comme une eau de source. Elle se redresse et secoue Pieter. Pieter, Pieter. Quoi ?

Pieter, j'en peux plus. Fais quelque chose.

Guus 1959

Des fois, sa maman chuchote qu'elle en a marre du taudis dans lequel ils vivent. Elle est fatiguée par son papa et lui. Ils ne méritent pas qu'elle ait renoncé à sa vie. Sa vie d'avant. Avant, elle avait un travail, des parents, une maison. À cause de Guus, elle ne peut plus les voir et elle est triste. Il veut lui faire un câlin, mais elle recule. Quand sa maman s'écarte, ça lui fait des picotements dans la poitrine et il sanglote. Chaque jour, chaque nuit, Guus voudrait être contre elle, mais elle le gronde. Il ne peut pas s'en empêcher, il l'aime tant. C'est son unique maman et la meilleure qui soit. Le soir, quand son papa rentre, elle le met dans ses bras. *Zorg je even voor dat plakkerige kind.* Occupe-toi du pot de colle. Mais ce n'est pas pareil et alors qu'elle s'éloigne dans l'autre pièce, Guus commence à sucer ses deux doigts et à pleurer. Sa maman lui dit d'arrêter de faire le bébé.

La nuit tombée, Guus pleure. Il se réveille. Puis il pleure. Il crie. De faim ou de terreur, d'ennui ou de douleur. Il braille. Il gueule. Il s'égosille, son père dit. Et sa maman se lamente. Elle l'implore

d'arrêter, mais il n'y arrive pas. Le bruit sort de sa bouche comme la sirène du camion d'ambulance. Plus aigu. Plus abattu. Les voisins tapent sur les murs. Sa maman larmoise. Bon sang, fais quelque chose, Pieter !

Dans le noir, son papa le sort du lit. Il l'emmène dans la pièce de vie, le place devant le seul robinet de l'appartement, celui de la cuisine. Et le penche. Guus sanglote d'effolement. Il est incliné et sent ses gouttes de nez qui se répandent sur ses joues. Puis, tout d'un coup, il sent de l'eau plein son visage. Comme si ses larmes n'étaient plus à lui. Comme des averses qui coulent et qui coulent. Des averses d'eau froide, si froide qu'elle glace ses os. Un raz-de-marée qui l'engloutit de la tête aux pieds. Il crève de trouille. C'est froid, c'est froid. Alors il crie plus fort, mais l'eau entre dans ses trous de nez et dans sa bouche et il étouffe. Guus pleure et essaie de se dégager, mais son papa le tient plus fort. Et il tousse et il éructe l'eau gelée. Les fluides remplissent ses poumons, jusqu'à ce qu'il se taise.

Guus 1960

Guus ouvre ses yeux une après-midi de déluge. Il entend la pluie qui fait ploc ploc sur le carreau dans la pièce à côté. L'odeur de moisi se libère des murs comme à chaque pluie. Guus aime se réveiller dans cette atmosphère. L'air revêche le réconforte. Il bâille et appelle sa maman, mais elle ne répond pas. Il se redresse, tourne la tête de chaque côté. Il ne la voit pas. *Mama*. Il rampe jusqu'au bord du lit puis il se tourne et se laisse glisser sur le sol tout en se tenant à l'édredon. Les pieds nus sur les dalles, c'est froid ! Il se dirige vers le rideau et l'ouvre d'un coup. Personne dans la pièce de vie.

Il trouve de la poudre blanche par terre, c'est sa maman qui lui a préparé un biberon. Le lait en paillettes lui titille l'appétit. Il a faim. Il cherche, mais ne trouve pas le flacon en verre. Il est perdu alors il appelle encore. Sa maman lui dit toujours. *Wees braaf of pas op*. Sois sage sinon gare à toi. Mais l'eau remplit ses yeux malgré lui. C'est la peur. Elle éclôt et forme une boule visqueuse dans son ventre. Il retourne dans la chambre au cas où il n'aurait pas

bien regardé. Peut-être que sa maman se cache dans l'armoire. Elle fait ça, parfois, se cacher. Dans la rue ou dans un magasin. Tout à coup elle s'évapore alors Guus se met à pleurer et elle revient.

Il ouvre l'armoire avec le cœur qui bat la chamade et appelle. *Mamaaa!* Sa maman n'est pas là non plus et la boule dans son ventre grandit alors il crie. Les voisins du dessus l'entendent et tapent avec leur balai. Guus est saisi. Les larmes dans ses yeux coulent pour de bon. Il retourne dans la pièce de vie et marche jusqu'à la porte d'entrée. Il chuchote. *Mamaaaa?* et se met sur la pointe des pieds pour atteindre la poignée, mais il ne tient pas droit et tombe. Il est trop petit pour ouvrir la porte, il pleure. Les voisins tapent avec leur balai. Guus sanglote plus encore. Il entend quelqu'un descendre l'escalier d'un pas lourd et irrité puis appuyer sur la poignée, mais la porte est fermée à clé et l'homme rouspète. Ça suffit les jérémiades ! Guus recule et court se loger derrière le canapé.

Ses os tremblent. Il sent de la morve plein son visage. Il est accroupi, tête baissée et deux doigts dans la bouche. Pour ne plus faire de bruit, Guus reste sans bouger. Longtemps. Il s'assoupit, la colonne repliée sur elle-même. Enfin, il entend la voix de son papa puis la clé entrer dans la serrure. L'instant d'après, il voit la tête de son papa au-dessus de lui qui remplace l'ampoule accrochée au plafond, comme une éclipse lunaire. Son papa le prend dans les bras, mais il est pétrifié. La boule visqueuse a tout envahi. Où est maman ? Guus

hoquette des spasmes de lassitude. L'organisme épuisé par les secousses.

Dehors, son papa parle avec une voix forte. Ils traversent plusieurs rues sous la pluie. Guus est protégé dans les bras de son papa. Ils atteignent la rue commerçante et là il la voit. *Mamaaaaaaaaaaaaaa*. Il se débat de toutes ses forces pour rejoindre sa maman. Son papa est furieux et réprimande sa maman. T'es folle ou quoi ? Pourquoi tu laisses Guus tout seul dans l'appartement ? Guus secoue les jambes et attrape les oreilles de son père avec ses mains. *Stout!* Méchant ! Son papa se lasse et le tend à sa maman. Mais sa maman n'en veut pas. Elle fait un pas en arrière. Je n'en peux plus, Pieter, je suis épuisée. Que veux-tu que je te dise, je dois travailler. Je suis enceinte, je n'en veux pas. Guus n'écoute rien et gigote. Il pleurniche et réclame sa maman. Elle finit par le porter. Il colle son visage contre le sien et touche sa joue toute mouillée. Lorsqu'il met ses doigts dans sa bouche, il s'aperçoit que l'eau de sa maman goûte le sel. Comme la mer.